

Ce numéro contient : 1<sup>o</sup> Une grande photographie en double page, hors texte : LA SALLE DU GALA DE "CARMEN" A L'OPÉRA ;  
2<sup>o</sup> Le 4<sup>e</sup> et dernier fascicule du roman nouveau de M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre : LA CONSOLATRICE.  
Les abonnés de *L'Illustration* recevront la semaine prochaine la TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME SEMESTRE 1907.

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 4 JANVIER 1908

66<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3384.



M. Lucsan

M. Messenger.

M. Adrien Bernheim.

M. Gheusi.

M. Gailhard.

## A L'OPÉRA : LA TRANSMISSION DES POUVOIRS DIRECTORIAUX

Photographie Paul Boyer, prise après la représentation du 31 décembre, au moment où M. Gailhard remet à M. Messenger la clef qui ouvre les 7.000 portes de l'Opéra. — Voir l'article, page 16.



## COURRIER DE PARIS



[Un accident matériel (le manuscrit détruit dans l'atelier des fondeuses, avant d'être composé, et trop tard pour que nous puissions demander à notre brillant collaborateur de le reconstituer) prive cette semaine les lecteurs de *L'Illustration* du « Courrier » qu'avait écrit pour eux M. Henri Lavedan. Nous ne voulons pas, toutefois, que cette signature dont s'enorgueillit chaque semaine notre journal soit absente du premier numéro de l'année nouvelle. A cette page, qui appartiendra à l'éminent académicien en 1908 comme en 1907, et où, dans notre prochain numéro et dans tous les suivants, on lira une chronique inédite, nous reproduisons aujourd'hui un étincelant et ironique dialogue emprunté à une série que M. Henri Lavedan publia il y a quelques années.]

## NOUVEL AN

M. DURIEU, cinquante ans; PAUL DURIEU, vingt ans.

*C'est le soir du premier de l'An. M. Durieu se promène en silence dans sa chambre à coucher, une chambre d'honnête homme. Son fils Paul est assis devant le feu.*

PAUL. — Tu ne m'assourdis pas, petit père. Tu n'ouvres pas la bouche.

M. DURIEU. — Je me promène.

PAUL. — A quoi penses-tu ?

M. DURIEU. — A un tas de choses.

PAUL. — Lesquelles ?

M. DURIEU. — A quoi bon !

PAUL. — Tu as l'air triste ?

M. DURIEU. — C'est que je ne suis pas gai.

PAUL. — La cause ?

M. DURIEU. — Noël... le nouvel An !...

PAUL. — C'est ça qui te met par terre ?

M. DURIEU. — Une année de perdue !

PAUL. — Une de gagnée, oui ! Je suis enchanté, moi.

M. DURIEU. — Pas moi. Quand tu auras mon âge, tu penseras autrement.

PAUL. — C'est possible, mais tant que j'ai le mien, je pense comme j'ai l'honneur... Qu'est-ce qui te chagrine dans Noël ?

M. DURIEU. — Oh ! Tu ne me comprendrais pas... Je me comprends, moi !

PAUL. — Dis tout de même.

M. DURIEU. — Eh bien, à ce moment-là de l'année, j'ai toujours un peu de peine, un vague de tristesse à cause des souvenirs qui me reviennent en foule...

PAUL. — Ah ! dame ! Si tu t'embarrasses de souvenirs. C'est un incommode bagage, papa, les souvenirs... C'est le linge sale de la vie. Faut jeter ça tout de suite, si on veut filer vite et droit. Moi, je n'en ai pas, de souvenirs ; vierge de ces affaires-là. Rien de sentimental derrière moi. Tu me diras que je suis jeune et que je n'ai pas encore eu le temps...

M. DURIEU. — Non, je ne te le dirai pas. A ton âge, moi j'en avais déjà, des souvenirs, et j'y tenais beaucoup.

PAUL. — Tu vois où ça t'a mené !

M. DURIEU. — Ça ne fait rien. J'y tiens toujours.

PAUL. — Et qu'est-ce que c'est que tes souvenirs, pour t'aplatir à ce point-là ?

M. DURIEU. — Ça ne m'aplatit pas, ça me rend pensif. Il y a une nuance.

PAUL. — Nous la chercherons demain. Continue.

M. DURIEU. — Mes souvenirs sont très nombreux... très différents. Il y en a de lointains, de rapprochés... Quelques-uns tellement reculés et d'enfance qu'ils sont presque insaisissables... Noël me fait penser que j'ai été petit, que j'ai chanté : « Il est né, le divin enfant... »

PAUL. — Et que tu mettais ton soulier ? Le coup du petit Jésus !

M. DURIEU. — Mais oui... Est-ce que tu ne l'as pas mis, toi aussi ?

PAUL. — A quatre ans ! Mais pas à cinq ! Tout de suite, j'ai flairé la blague, et on ne me l'a pas refaite deux fois !

M. DURIEU. — Moi on me l'a refaite assez longtemps, et, quand j'ai perdu mon illusion, j'ai eu un gros chagrin...

PAUL. — Beau résultat !

M. DURIEU. — Je ne le regrette pas. Et puis je pense à ma mère... à ta bonne grand-mère...

PAUL. — Tu me parles hébreu. Je ne l'ai pas connue. Elle est morte quand je n'étais pas encore au monde.

M. DURIEU. — Elle t'aurait joliment aimé !

PAUL. — Ne t'affecte pas. Après.

M. DURIEU. — Après, c'est ta mère qui m'est plus présente encore tous ces jours-ci, ta pauvre mère si pieuse... Elle avait fini par me faire aller à la messe de minuit. Tu l'as bien connue, elle ? Il n'y a pas si longtemps qu'elle nous a quittés ! Cinq ans !

PAUL. — Pour moi, c'est déjà d'un loin !

M. DURIEU. — Est-ce que tu ne penses pas souvent à elle ?

PAUL. — Presque jamais, je te l'avoue.

M. DURIEU. — Paul !

PAUL. — Que veux-tu !

M. DURIEU. — Ta mère, qui t'adorait ! qui t'a soigné, élevé, avec un dévouement...

PAUL. — Eh bien, oui, je ne te dis pas, je lui en sais beaucoup de gré, et, à coup sûr, je préférerais qu'elle fût encore là, parbleu ! Mais, enfin, il faut voir les choses sous leur vrai jour. Maman n'est plus. Nous l'avons aimée, nous l'avons pleurée, nous avons eu raison. Mais quand je m'appliquerais à penser à elle et que je m'enfoncerais dans des regrets stériles ? Après ? Ça ne lui fera aucun bien, et ça me fera du mal. Alors, à quoi bon ?

M. DURIEU. — En effet. A quoi bon avoir une femme, une mère... des enfants... surtout des enfants ?

PAUL. — Ne crie pas. Tu n'en as qu'un. Et il ne t'a jamais donné que de la satisfaction. J'ai eu presque tous les prix dans mes classes, j'ai passé mes deux bachots, et je n'ai pas vingt ans. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

M. DURIEU. — Rien. C'est égal, des étrangers qui t'entendraient, mon pauvre petit, te jugeraient bien sévèrement. Tu n'es pourtant pas méchant. Non, tu es sec.

PAUL. — C'est ma force.

M. DURIEU. — Je ne te l'envie pas. Mais vous êtes comme ça, aujourd'hui, les jeunes. Ah ! sous le rapport de la sensibilité, tu ne tiens ni de ta mère, ni de moi. D'où te vient ta nature ?

PAUL. — Je me la suis faite.

M. DURIEU. — Tu seras très malheureux.

PAUL. — Moins que toi.

M. DURIEU. — Moins heureux aussi, par instants.

PAUL. — Ça, c'est possible. Mais, au fond, la vie... n'importe quel chemin... n'importe quelle attitude... ça se vaut. Le grand point c'est de n'être ni un tendre, ni un emballé. La sentimentalité ne fait que des dupes, et la passion des victimes. Tout ça se paye en monnaie de souffrance. Aussi, zut ! En toute chose, garons-nous de l'excès, et même, si tu le permets, de la simple émotion. Le minimum, c'est déjà trop. Je ne veux ni pleurer bien fort, ni rire aux éclats ; j'aime mieux passer pour glacé que de donner dans les gobeurs, et, quand je pense qu'il y a des gens qui sont admiratifs, je me dis qu'il faut vraiment qu'ils aient des rentes et du temps à perdre... Dans l'existence, moi, je me borne à constater, à subir et à profiter : je suis un petit sage.

M. DURIEU. — Laisse-moi donc tranquille. Tu ne vas pas me faire croire que tu n'as ni désir, ni ambition ?

PAUL. — Si, j'en ai une, ambition. Une seule, et carabinée !

M. DURIEU. — Laquelle ?

PAUL. — C'est de vieillir.

M. DURIEU. — Ah ! Tu n'as qu'à te laisser faire. Ça viendra tout seul.

PAUL. — Je trouve que ça ne va pas encore assez vite. Chaque soir, en me couchant, je me dis : « Seigneur !... Encore un jour d'abattu ! » C'est ma façon de prier. Et à chaque Premier Janvier : « Allons ! encore une année à qui on a tordu le cou. »

M. DURIEU. — Mais pourquoi cette hâte ? Tu es donc bien impatient de vivre ?

PAUL. — Oui. Je ne saurais pas t'expliquer ça. Je suis froid comme un glaçon, et sec comme un copeau. Je ne nourris pas de grands rêves, je me fiche de l'avenir, autant que du passé, et pourtant... j'ai envie de le dévorer, cet avenir, tout de suite, le plus tôt possible. C'est d'instinct. Je suis né « pressé ». Nous sommes tous pressés dans notre promotion, même sans savoir où nous allons. C'est peut-être une maladie ? Mais c'est comme ça. Nous avons le bacille de l'impatience. A dix ans, nous voulons en avoir vingt. A vingt nous nous posons en gars de quarante, et à quarante il nous faut le grand cordon de la Légion et les obsèques aux frais de l'Etat si nous claquons, sans quoi monsieur boude. Ce n'est pas : « Tout ou rien », notre devise. Mais : « Tout, tout de suite... » ou alors, bonsoir. C'est ce qui t'explique notre haine des vieux. Ah ! non, nous n'aimons pas les vieux.

M. DURIEU. — Eh bien, et quand vous serez vieux, vous aussi ?

PAUL. — Nous détesterons les jeunes.

M. DURIEU. — C'est gentil.

PAUL. — C'est humain. Que veux-tu, papa ? Nous ne sommes que des hommes, va, pas mieux, ni plus ! Acceptons de bonne grâce d'être un peu crapules. Nous aurons beau nous débattre, nous ne l'éviterons pas.

M. DURIEU. — Moi, je voudrais qu'on tâchât de l'éviter.

PAUL. — Oh ! mais toi, toi ! tu es mon père... une âme dynastique, un homme d'autrefois, du temps des pyramides !

M. DURIEU. — Je n'ai jamais que trente ans de plus que toi.

PAUL. — C'est énorme, c'est immense, papa ! trente ans, aujourd'hui, ça représente trente siècles ! Tout se transforme à l'heure, à la minute, et à la seconde ! L'humanité a des changements à vue, électriques. Les vivants vont vite. En dix ans, qu'est-ce que je dis ? en un an, la jeunesse n'est déjà plus pareille. Celle d'hier soir est centenaire. Il n'y a que la dernière édition qui compte, celle d'à l'instant même. Et les idées, les mœurs, les croyances, l'idéal, tout ça bouge, et se déplace, et fait des pas de géant...

M. DURIEU. — En arrière.

PAUL. — Tu n'en sais rien. En attendant, ça grouille. On grouille. Je grouille, donc je suis.

M. DURIEU. — Et où allez-vous, en grouillant, la jeunesse ? Neuf fois sur dix, vous ne vous en doutez pas, mes pauvres petits !

PAUL. — Ça ne fait rien, nous allons tout de même. Nous le saurons quand nous serons rendus. On finira bien par arriver quelque part.

M. DURIEU. — Et dire que tu es mon fils !

PAUL, même ton. — Et dire que tu es mon père !

M. DURIEU. — Je te quitte. Je me fâcherais.

*Il sort.*

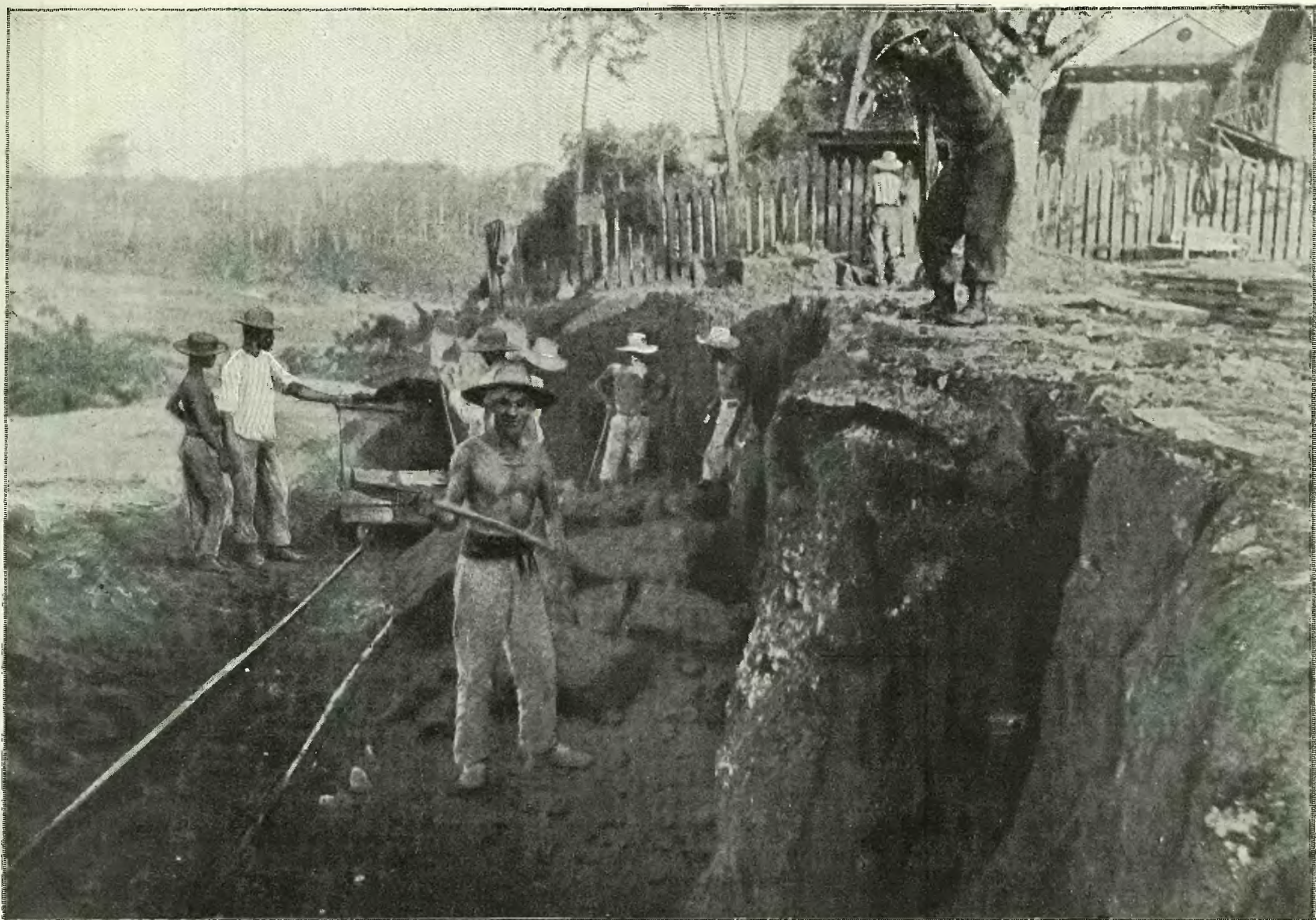
PAUL, seul. — Quel enfant !

*Il s'assoit et brave du regard le plafond. Il pense au temps fortuné où il aura trente... quarante... cinquante ans..., etc.*

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées)





Au bagne de Saint-Laurent du Maroni : une corvée de forçats sur un chantier de terrassements.

## QUELQUES SEMAINES CHEZ LES FORÇATS

### NI ENFER, NI PARADIS : LE PURGATOIRE

J'entends dire : Le bagne est un enfer. D'autres répondent : C'est un paradis.

Il me semble — renseignements pris sur place, en Guyane — que c'est un purgatoire. On y souffre du feu : les âmes coupables subissent la souffrance continuelle et monotone du soleil féroce que les bonnes âmes évitent avec des parasols.

Il n'y a pas d'autre torture au bagne. Je ne saurais, sans mentir, faire un tableau douloureux des spectacles que j'ai vus, mais je ne puis pas davantage décrire des plaisirs et un confort qui n'existent pas.

Le bagne n'est pas un cachot où l'on entasse des innocents, boulets aux pieds et chaînes au cou. Ce n'est pas, non plus, le pays de cocagne où des criminels reçoivent, en guise de châtiement, une case et des rentes au soleil.

Imaginez des casernements en bois, élevés sur pilotis en raison de l'humidité, et un mur d'enceinte au milieu de la plus folle végétation tropicale. Trois mille hommes sont parqués dans ce campement d'aspect militaire. A 200 mètres, parmi les jardins, une série de cases pour les fonctionnaires. Plus loin, un village pour les libérés. C'est le bagne de Saint-Laurent du Maroni.

Ça et là, à 20, à 40 kilomètres dans la brousse, voici le camp de Saint-Jean où sont près de trois mille relégués, Charwein où sont les incorrigibles, la Forestière, Sparwyn, chantiers forestiers, les Huttes où vivent les infirmes, Saint-Louis, l'île aux Lépreux, etc... Ce sont autant de campements aménagés sur de vastes espaces débroussés.

Les condamnés particulièrement dangereux et les fous sont gardés aux îles du Salut. C'est assurément l'endroit le plus sain de toute la côte de Guyane. L'air y est vif, la chaleur atténuée par les vents du large ; le souci de l'hygiène garde de la fièvre et le site est incomparable.

Des trois îles : du Diable, Royale et Saint-Joseph, on aperçoit, à travers les palmiers et les cocotiers, le développement sans fin de la forêt vierge.

Voici la journée du forçat : à 5 heures, lever, café noir ; 6 heures, appel. De 6 à 10 heures, travail. A 10 heures, appel, puis soupe ; deux fois par semaine lard, deux fois viande fraîche et deux fois viande conservée. De 10 heures à 1 heure, repos. Puis appel et travail jusqu'à 5 heures. Soupe, et à 6 heures dernier appel.

Les forçats sont alors enfermés dans les « cases ». Ce sont de vastes dortoirs où deux rangées de hamacs sont séparées par un couloir. Point de surveillants ; les condamnés sont maîtres de leur case la nuit.

Avec ses marchands de café, ses marchands de « camelote » qui vendent tout ce qui peut être volé à l'administration, ses débits où l'on sert la « bibine », sorte de boisson fermentée faite avec des grains de maïs, avec ses parties de cartes et ses féroces batailles, la prison de nuit des bagnards connaît tous les vices de la basse humanité.

### QUELQUES FORÇATS NOTABLES

Dans la corvée qui va au chantier, aucune figure ne se détache. C'est la même silhouette monotone et grossière. Si vous questionnez un homme, il vous répondra invariablement qu'il est « condamné militaire ». Tous cachent leur crime.

J'ai cherché les héros de drames récents. Voici *Bassot*, un des assassins d'Eugénie Fougère à Aix-les-Bains. C'est une personnalité. Il parle art et littérature. Il est musicien, dessinateur et homme de lettres. Le soir, dans la case, il pince de la guitare. Pour un paquet de tabac, il fait au fusain le portrait de ses codétenus. Près de son hamac il a une petite bibliothèque de trente à quarante volumes qu'il loue aux transportés.

— Tu t'ennuies... Tiens, lis ce livre pour deux sous... C'est fameux... Ce sont des romans de M. Georges Ohnet.



Le grand travail du bagne.

Torses nus sous le soleil, par corvées de vingt-cinq hommes, les forçats tirent à la corde pour renverser les arbres sur le terrain à défricher.





AU BAGNE DE SAINT-LAURENT DU MARONI. — Les forçats en prévention de crimes attendent leur comparution devant le tribunal.

Le « Tribunal maritime », à qui sont déferés les crimes commis au bagne, se réunit chaque année à Saint-Laurent du Maroni, sous la présidence du commandant militaire de la colonie ; la session dure souvent un mois. Les lettres, imprimées sur les vêtements des prévenus, sont les initiales des deux mots : Loaux Discipulaires.



Une corvée de punition.

Pour isoler des incorrigibles et les occuper, on leur fait transporter d'un point à un autre de lourds madriers qu'ils rapportent ensuite au point de départ ; ils continuent ce va-et-vient pendant toute la durée des heures de travail.

Bassot est l'avocat du bagne. Un homme a-t-il une difficulté avec l'administration ? A-t-il une supplique à adresser au garde des sceaux ou à M. de Pressensé ?... Il s'adresse à Bassot. Pour un bon de tabac, Bassot rend visite au commandant, il fait antichambre et il présente humblement, en termes choisis, la requête. Pour quelques sous, il écrit une lettre et fournit le papier ministre qu'il enjolive d'une écriture fioriturée. Nul ne sait, comme lui, trouver une formule élégante et présenter, à la fin de la requête, des hommages corrects.

Considéré de tous et considérable, Bassot garde cependant un cœur modeste. On lui a offert une position d'écrivain dans les bureaux, une position de tout repos qui lui assurait du tabac, du rhum ou du vin, plusieurs fois par semaine. Mais il a refusé...

Il est balayeur.

Pimpant, grimaçant, toujours prêt à quelque facétie ridicule, Hubac est un gamin insupportable. Etudiant en médecine, il a empoisonné le commandant Massot. L'administration essaye d'utiliser ses connaissances à la pharmacie, où il est manipulateur. On le surveille de près, vous le pensez bien.

Mais voici la figure chafouine du baron de Chabrefy :

Valleteau de Chabrefy, dont les escroqueries sont encore célèbres, est lamentable. Impotent, gâteux, il achève une vieillesse qui devient pitoyable. Il peut à peine marcher.

Cette misère serait peut-être digne de pitié si l'escroc avait dépouillé le vieil homme. Il est resté au bagne le même filou, à l'affût du larcin à commettre et du mauvais coup à tenter. Il est détesté de ses codétenus. Un surveillant de semaine l'avait chargé, au bureau où on l'employait, de cacheter le courrier des transportés. Le surveillant, après avoir lu les lettres, les lui remettait. Mais le baron de Chabrefy avait cru pouvoir glisser au dernier moment dans les enveloppes d'autres lettres que les condamnés lui avaient remises. L'opération aurait été lucrative si elle avait réussi...

Sur le chantier des terrassements le graillement d'une voix commande — Pioche, marquis !

C'est le beau Manda, l'apache de Casque-d'or, qui active la corvée.

Le marquis d'Haillecourt, obéissant, pioche, malgré ses soixante ans sonnés, de toute sa vieille vigueur.



Penché en avant, Manda, dont le zèle a été récompensé par le galon de « porte-clefs », s'efforce de mériter la confiance du surveillant. Il est gros, blond, fort en chair. Il apparaît trapu et musclé comme un lutteur. Un grand chapeau couvre sa nuque robuste. Le buste nu, cuit par le soleil, reluit sous la sueur. Avec sa ceinture rouge à la taille, il a l'aspect d'un jovial cow-boy.

Le caractère vaut ce qu'annonce la mine. C'est une aimable et tranquille brute :

— Ce sont de braves types, fait-il en désignant les hommes de la corvée, mais pour moi il n'y a qu'un moyen de les tenir : la trique...

Il est partisan des châtiments corporels au bagne et cependant on n'a jamais eu aucune violence à lui reprocher.

A son arrivée aux îles du Salut, on l'avait placé à l'hôpital. Il a fait un infirmier docile et apprécié. Ses grosses mains habituées au couteau des assassins s'étaient faites délicates pour les malades.

Récemment, le médecin-major fut changé. Manda, dont la réputation de penseur adroit était faite, regarda par-dessus l'épaule le nouveau major...

Il y eut des froissements. Un jour il rendit son tablier :

— Je ne peux pas voir gâcher le travail, dit-il.

Il était déjà porte-clefs ; on l'attacha avec le même titre au service des maçons. Il est le chef d'une équipe. Sous ses ordres il a le marquis d'Haillecourt qu'il affectionne :

— Pioche, marquis...

Le soir, Manda questionne le marquis sur les usages du monde...

Il y a, en effet, un secret dans la vie de Manda. Il dit à l'oreille qu'il a dans son sac une lettre... quelques lettres parfumées qui lui viennent d'une femme du monde.

C'est son orgueil, sa seule conversation. Le vieux marquis, deux fois assassin, e conseille et le console.

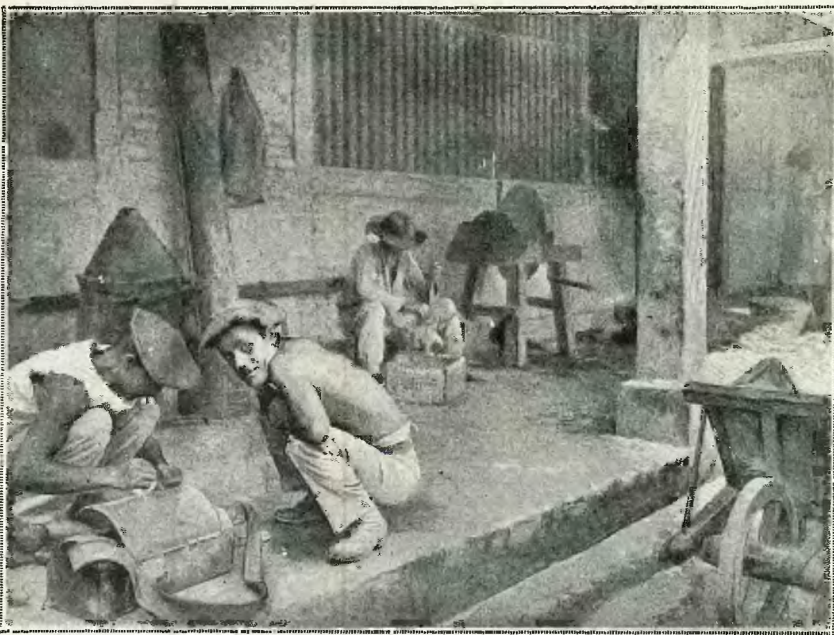
Bassot raconte qu'il a fait pour Manda une réponse à la dernière lettre. Il en a conservé le brouillon qu'il montre :

« Je dépose à vos pieds, madame, l'humble et brûlant hommage, etc... »

Mais Manda a rédigé l'adresse de sa propre main (il est discret) :

« Madame la Contaisse... »

Plus petit, brun et râblé, *Lecca* n'a pas la naïve force de Manda. Le palu-



Flagrant délit.

Des forçats ont dérobé un poulet : un d'eux le plume, tandis que les autres font le guet.

disme, d'autre part, le tient. Il est à l'île Royale, tandis que Manda est à l'île Saint-Joseph. Bien qu'on les tienne séparés, les deux amants de Casque-d'or se sont maintes fois trouvés en présence. Au début, ils se jetaient l'un sur l'autre. Cela a duré quelques mois. Aujourd'hui, ils se contentent de cracher avec dégoût à leurs pieds quand ils se rencontrent.



A L'HOPITAL DES ILES DU SALUT. — La mort de l'anarchiste Meunier.

Meunier, qui était soigné depuis cinq mois à la salle commune des fiévreux, est transporté, mourant, dans un local particulier de l'hôpital.



L'administration est fort habile avec les apaches. Par quel miracle n'y a-t-il jamais de révolte aux îles ? Une poignée de surveillants tient un millier de bandits ; à certains moments il y a un surveillant pour cinquante hommes.

On se rend difficilement compte de l'énergie qu'il faut dépenser pour tenir en respect cette effroyable population. Il convient de rendre hommage au dévouement souvent héroïque des surveillants militaires qui, à la moindre défaillance, risquent leur vie. La sévérité des instructions et du contrôle ne permet pas de laisser ignorer aucun acte de brutalité et il faut reconnaître que la légende des gardes-chiourmes frappant les condamnés est absurde. J'ai vu, l'an dernier, à Mana, un forçat assassiner son surveillant dans des conditions atroces. Ce surveillant atteignait sa retraite ; il avait vingt-cinq ans de service dans cette administration, qui, sous le climat des tropiques et avec un salaire de 170 francs par mois exige douze heures de travail par jour.

Pour ne pas blesser le forçat qui l'attaquait cependant avec un couteau à la main et ne pas courir le risque d'une révocation, le surveillant a voulu désarmer son agresseur ; il a été tué de deux coups de couteau au ventre.

Sous le climat de la Guyane, pour des postes qui exigent une pareille énergie, le recrutement est fort difficile. Il est assurément très heureux que les colonies puissent fournir pour ce personnel d'élite des éléments qui — toutes qualités égales, d'ailleurs — ont cette supériorité d'être déjà acclimatés.

Les apaches continuent longtemps à plastronner. Ils se groupent et tâchent de s'unir. Ils mettent leur activité et leur bien en commun. L'un d'eux reçoit-il un colis postal, réussit-il à obtenir quelque argent, le groupe le partage. On les tient aux îles, où l'évasion est à peu près impossible.

Souvent, d'ailleurs, ils s'assagissent et rentrent dans la foule. Mais la délation existe chez les apaches comme dans tous les camps. Pour un paquet de tabac, entre deux déclamations anarchistes, ils se trahissent et se livrent. Qui n'est pas « mouchard » au bagne ?

□ Mouchard ?... Voici le museau de Brière qui a assassiné ses cinq enfants. Finaud, surnois, le front bas, Brière, en tablier d'infirmier, bien propre, silencieux, glisse à travers les salles, frôle sans les voir les condamnés et s'arrête devant



En pleine brousse : une corvée de culture (plantation de cotonniers).

le major pour enlever son béret et saluer de la tête, des épaules, jusqu'aux genoux.

Depuis son arrivée au bagne, Brière s'est refermé sur lui-même. Il apparaît fripé, ridé, comme ces vieux paysans au menton pointu, aux yeux petits et perçants, rasés, un peu jaunés, qui, ayant perdu tout leur bien, se sont faits valets de ferme et servent avec un cœur haineux, sans jamais parler.

Brière est muet. Il a déclaré qu'il était innocent ; il ne sait pas, il ne dit pas autre chose. Si on l'aborde, s'il lui faut répondre, son regard se fait plus fuyant encore, et, entre ses dents, il dit :

« C'est pas mé qu'a fait le coup... »

Il est généralement haï au bagne. Les pires criminels se détournent de lui avec dégoût. Il n'a pas d'ami, pas un confident. Son crime est inexorable et ses compagnons d'infamie ne lui pardonnent pas.

C'est un infirmier excellent. Souvent, on ramène des cases des hommes blessés de coups de couteau. Brière est là ; il sonde la plaie, il a les doigts sanglants. Ses lèvres, qui ont un tremblement convulsif, semblent, devant le sang, répéter la seule phrase qu'elles aient encore prononcée au bagne :

« C'est pas mé qu'a fait le coup... »

Peu à peu, cela devient une obsession pour les infirmiers et les médecins qui vivent avec lui. Lentement, cette affirmation, répétée comme une invocation, a pénétré la tranquille cervelle des surveillants ; elle a gagné les chefs. Il n'y a personne en Guyane qui ne parle de l'innocence de Brière et pourtant personne n'y croit.

La plainte têtue du vieux forçat n'est jamais commentée d'un argument.

— Tu ferais mieux, lui dit un jour un surveillant, de suivre ton chemin comme les autres. Tu mens, personne ne te croit... A quoi cela te sert-il ? Tu mens... stupidement... sans espoir... sans raison...

— C'est pas mé qu'a fait le coup, répondit le vieux dont les yeux étaient pleins de larmes.

L'assassin de Berthe de Brienne, *Martin*, est infirmier à l'île Saint-Joseph. C'est presque un gentleman ; il est correct ; son langage, sa tenue et sa conduite sont irréprochables.

Il a gardé le type du souteneur distingué. C'est un grand et gros gaillard, brun avec des yeux bleus. Il se tient à l'écart, résigné à son sort. Il était manipulateur à la pharmacie avant Hubac. L'administration et les malades étaient également satisfaits de son zèle, lorsqu'un scandale éclata.



Les privilégiés du bagne, ou « embusqués ».

Un des emplois les plus recherchés est celui de gardien de bestiaux au bord du Maroni.

On apprit un beau jour qu'un complot anarchiste se préparait. Il avait été imaginé par un groupe de forçats sous la direction de l'anarchiste Jacob. Il s'agissait de confectionner une bombe pour faire sauter le commandement. Martin, à la pharmacie, confectionnait la bombe...

Emoi... arrestations en masse. Mais on ne découvrit rien. Le complot avait été dénoncé par un transporté nommé Fauque, fils d'un ancien surveillant-chef du bagne. On eut toutes les raisons de croire que le complot n'avait point existé et que Fauque l'avait imaginé pour toucher une gratification.

Cependant, Martin perdit à l'aventure sa place de manipulateur ; il fut remplacé par Hubac et devint infirmier. C'est, pourtant, un homme heureux. Comme Manda, il a dans sa vie un grand amour élégant.

Depuis cinq ans, avec une fidélité héroïque, une femme l'entretient d'une correspondance assidue. Il montre les lettres qui sont datées de Londres...

L'anarchiste *Meunier*, qui est mort le 26 juillet dernier, était, avec une intelligence vive et un cœur excellent, un redoutable bandit. Il était un peu difforme et il aimait à se comparer à Socrate, dont il n'avait que l'infirmité. Il développait une philosophie primitive à laquelle il croyait. Mais ses théories s'accommodaient de tous les méfaits de la vie du bagne.

Meunier disparu, il n'y a plus d'anarchiste de principes en Guyane. Ceux qui restent sont des pitres.

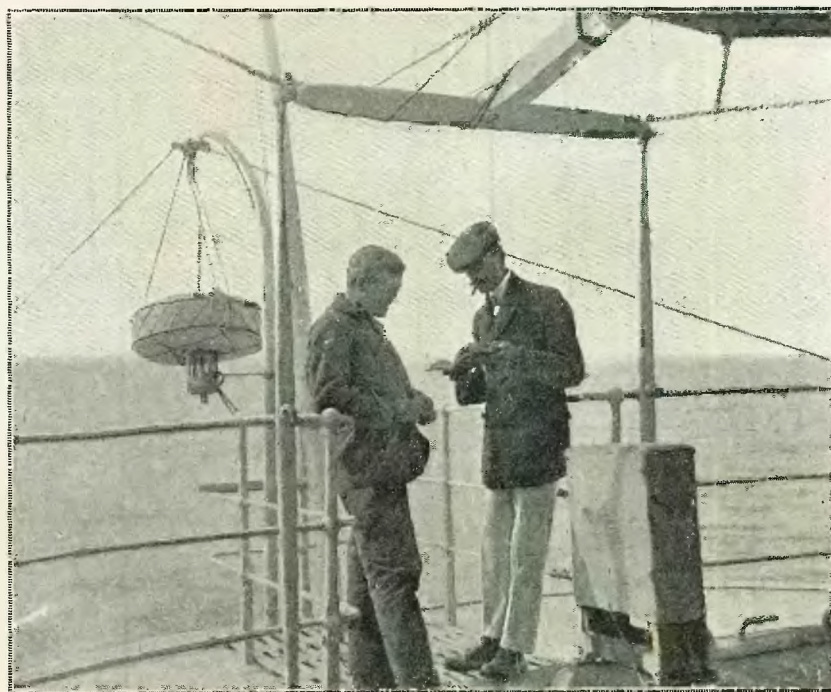
Il faut cependant mettre à part *Jacob*, le chef de la bande d'Amiens. Il a gardé le langage insolent qu'il avait à la cour d'assises. Le soir, dans la case, il bataille avec la société ; il fait aux condamnés des conférences injurieuses et offensives sur l'action directe. L'anarchisme n'avait été pour lui qu'une attitude devant la justice. Cette attitude lui a plu, et, sans pénétrer plus avant dans la doctrine, il demeure anarchiste. Il a tenté plusieurs fois de s'évader.

Le bagne vient de perdre avec *Gallay* une de ses plus pittoresques illustrations. Le héros de la *Catarina*, dont la peine a été commuée, a quitté la Guyane pour une maison de réclusion en France.

J'avais moi-même pris passage sur la *Normandie* qui l'a ramené à Saint-Nazaire. Il m'a remis, pendant la traversée, des « Souvenirs d'un forçat » dont une grande partie n'intéresserait que médiocrement les lecteurs de *L'Illustration*, mais qui contiennent pourtant des renseignements curieux sur la vie des condamnés aux îles du Salut, et sur leur mentalité.

JEAN GALMOT.

La deuxième partie de cet article paraîtra dans notre prochain numéro.



A bord de la *Normandie* : Gallay, ramené en France, fait ses confidences à notre collaborateur, M. Jean Galmot.

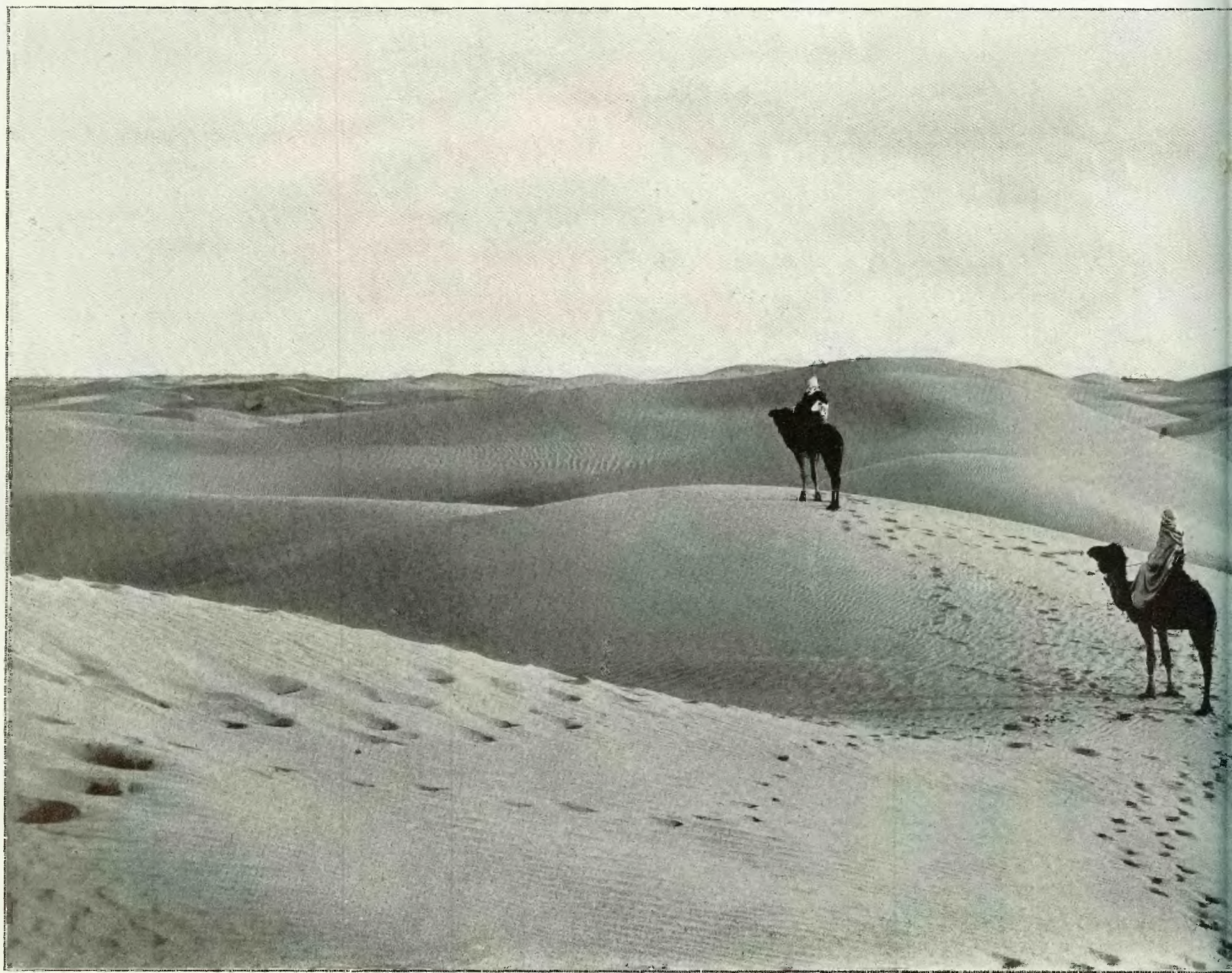




LE PAYSAGE ALGÉRIEN : LE « KSAR ». — Remparts et fossés de Témacin.

*Photographie A. Bougault.*





*Photographie A. Bougault.*

**LE PAYSAGE ALGERIEN : LE DESERT**





RT. — L'Erg, la mer de sable près de Touggourt.

*L'Algérie n'a point, certes, le passé prestigieux de l'Egypte. On n'y voit point, à chaque pas, comme au pays des pharaons, surgir du sol fécond des monuments augustes par leur âge et tout auréolés de souvenirs glorieux. Mais quelle grandeur, quel charme, tour à tour, quelle variété d'aspect offrent ses paysages à qui sait les aller découvrir ! Au nord, dans les régions voisines de la Méditerranée, des plaines luxuriantes, admirablement mises en valeur ; de blanches villes, accueillantes, aimables, mais qui n'ont conservé, le plus souvent, que par places, leur caractère oriental primitif. La couleur locale apparaît là, en somme, assez atténuée, prête à disparaître. Et c'est au sud que doit s'aventurer le touriste passionné de pittoresque. Ici, par exemple, nulle déception à redouter. A chaque pas, c'est une évocation nouvelle de la vie arabe d'autrefois. Les oasis, avec leurs palmeraies touffues, ombreuses, où le réseau des séguias, ou canaux d'irrigation habilement tracés, sagement alimentés, serpentant le long des chemins, entretient une sève intarissable : visions de bucoliques. Au ksar, avec ses fortifications rudimentaires, ses murailles cuites et recuites, dorées par des soleils millénaires, avec ses fossés stagnants, où se mirent les panaches échevelés des palmiers, c'est la vie inquiète des pacifiques sédentaires, toujours sous la menace de quelque incursion des Touaregs pillards. Qu'on pousse plus avant encore, dans l'Erg, aux dunes moutonnantes comme des vagues, mobiles comme elles, ridées par la brise chaude du sud, c'est le mystère du désert qui s'ouvre, inquiétant et si attirant.*

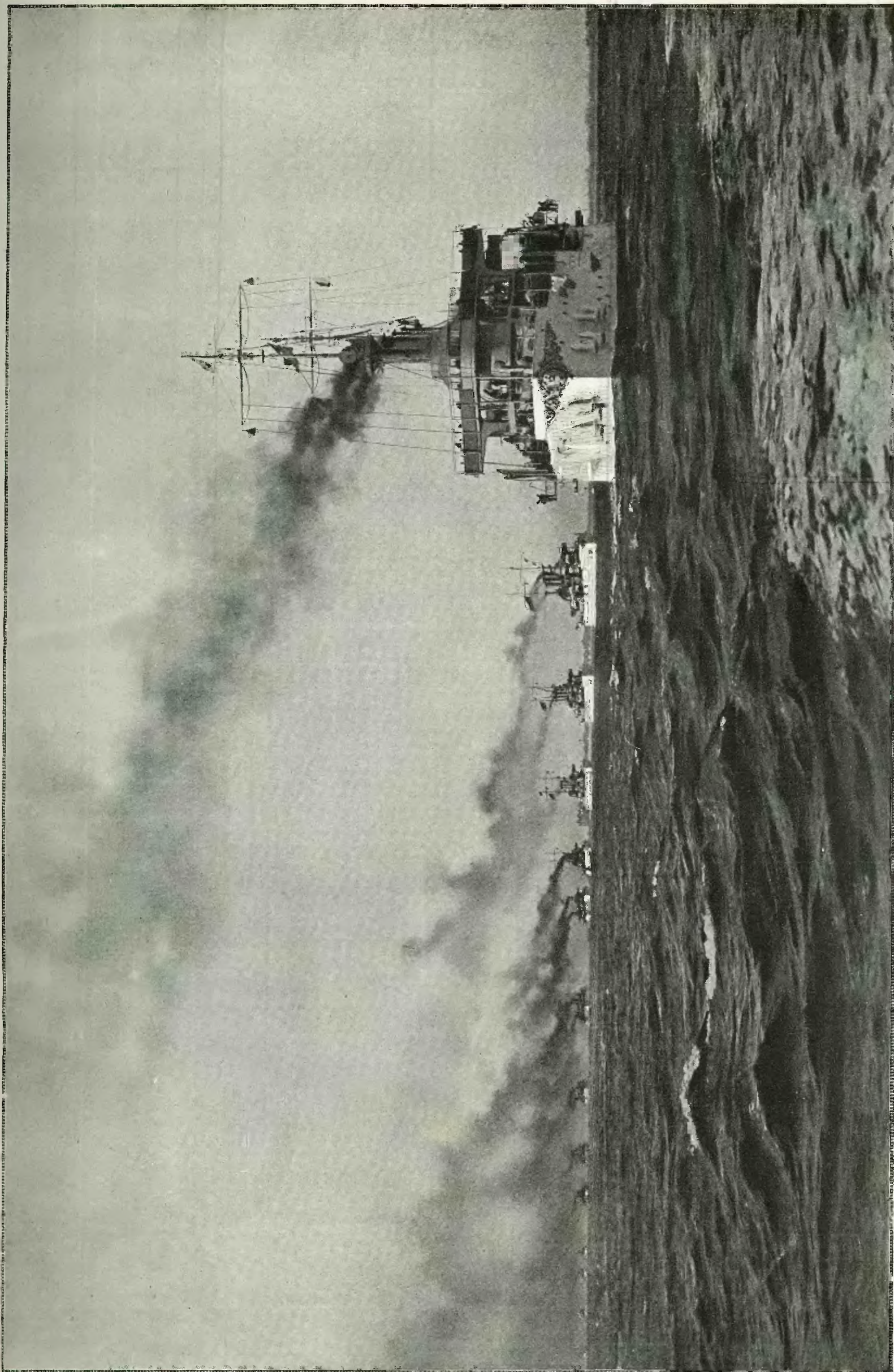




LE PAYSAGE ALGÉRIEN : L'OASIS. — Une « séguia » à Biskra.

*Photographie A. Bougault.*





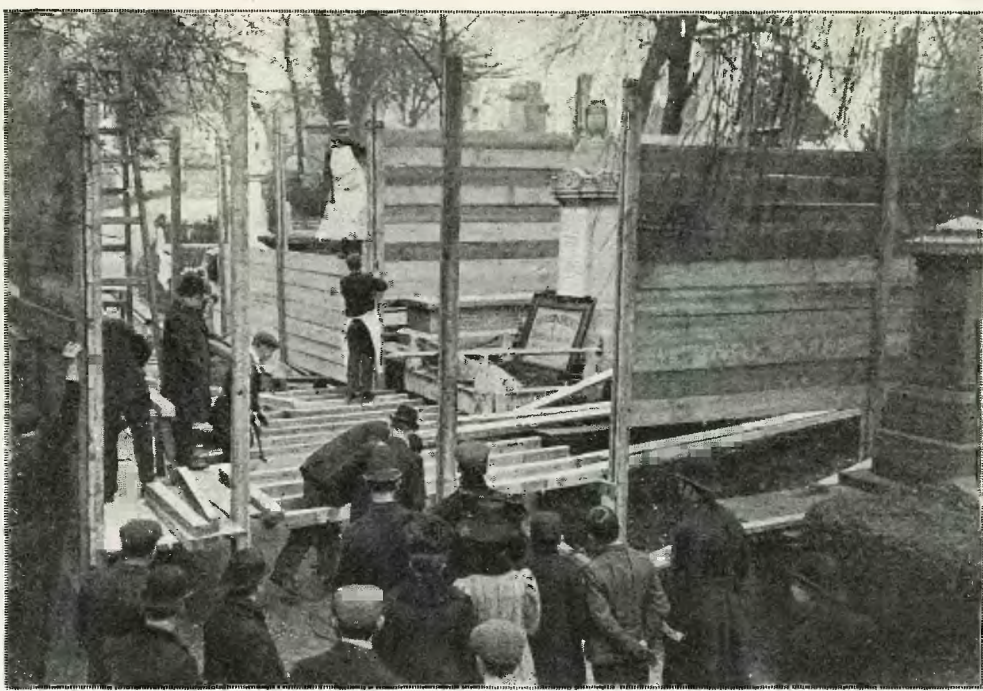
LA FLOTTE DES ÉTATS-UNIS EN ROUTE POUR LE PACIFIQUE. — Phot. Edwin Leitch.

*On continue de suivre, avec attention, le voyage de la flotte des États-Unis autour de l'Amérique. Elle vient de faire, à Port-of-Spain (île de la Trinité), sa première escale. Ses équipages sont pleins d'entrain et de belle humeur, s'apprêtant à fêter, par le baptême de tous les hommes qui n'ont pas encore passé l'équateur, le traditionnel « Père Tropicque ». Notre photographie, prise au départ de Hampton-Roads, nous montre les cuirassés de l'amiral Evans, le Connecticut en tête, au moment où ils prennent la mer, en ligne de file.*





Le tribunal consistorial réuni à la cathédrale de Saint-Paul décide l'ouverture du cercueil de T. C. Druce.



La construction des palissades autour de la tombe de T. C. Druce au cimetière de Highgate.

## L'AFFAIRE DRUCE-PORTLAND

### L'OUVERTURE DU CERCUEIL

Les prétentions du charpentier australien George Hollamby Druce, au titre et à la fortune du cinquième duc de Portland, dont il se dit le fils, reposaient, on le sait, principalement sur cette thèse que l'inhumation de Thomas Druce, en 1864, n'avait été qu'un simulacre imaginé par son noble père pour dépouiller sans esprit de retour la personnalité de propriétaire du bazar londonien de Baker street, où il s'était plu à se débrouiller. L'excentrique châtelain de Welbeck, qui, en réalité, ne devait mourir que quinze ans plus tard, aurait fait mettre dans le cercueil des lames de plomb. L'assertion semblait facile à vérifier : il suffisait d'ouvrir ce cercueil ; mais le fils de Thomas Druce, Herbert, propriétaire actuel du bazar s'y opposait, et la loi anglaise ne permettait pas de passer outre à sa volonté.

Son consentement ayant été enfin obtenu, l'exhumation a été décidée. Toutefois, avant d'y procéder, il fallait, avec l'autorisation du ministre de l'Intérieur, celle du tribunal consistorial du diocèse de Londres.



Les policemen gardant la porte du cimetière de Highgate pendant l'exhumation.

Celui-ci se réunissait pour en délibérer, à la cathédrale de Saint-Paul, le 27 décembre, et accordait son autorisation, sous la condition expresse que le funèbre constat s'effectuerait en présence d'un nombre restreint de personnes désignées, notamment le docteur Pepper, médecin légiste, délégué par le ministre de l'Intérieur ; Hollamby et Herbert Druce, ne devant point y être admis, s'y feraient représenter ainsi que le duc de Portland et lord Howard de Walden.

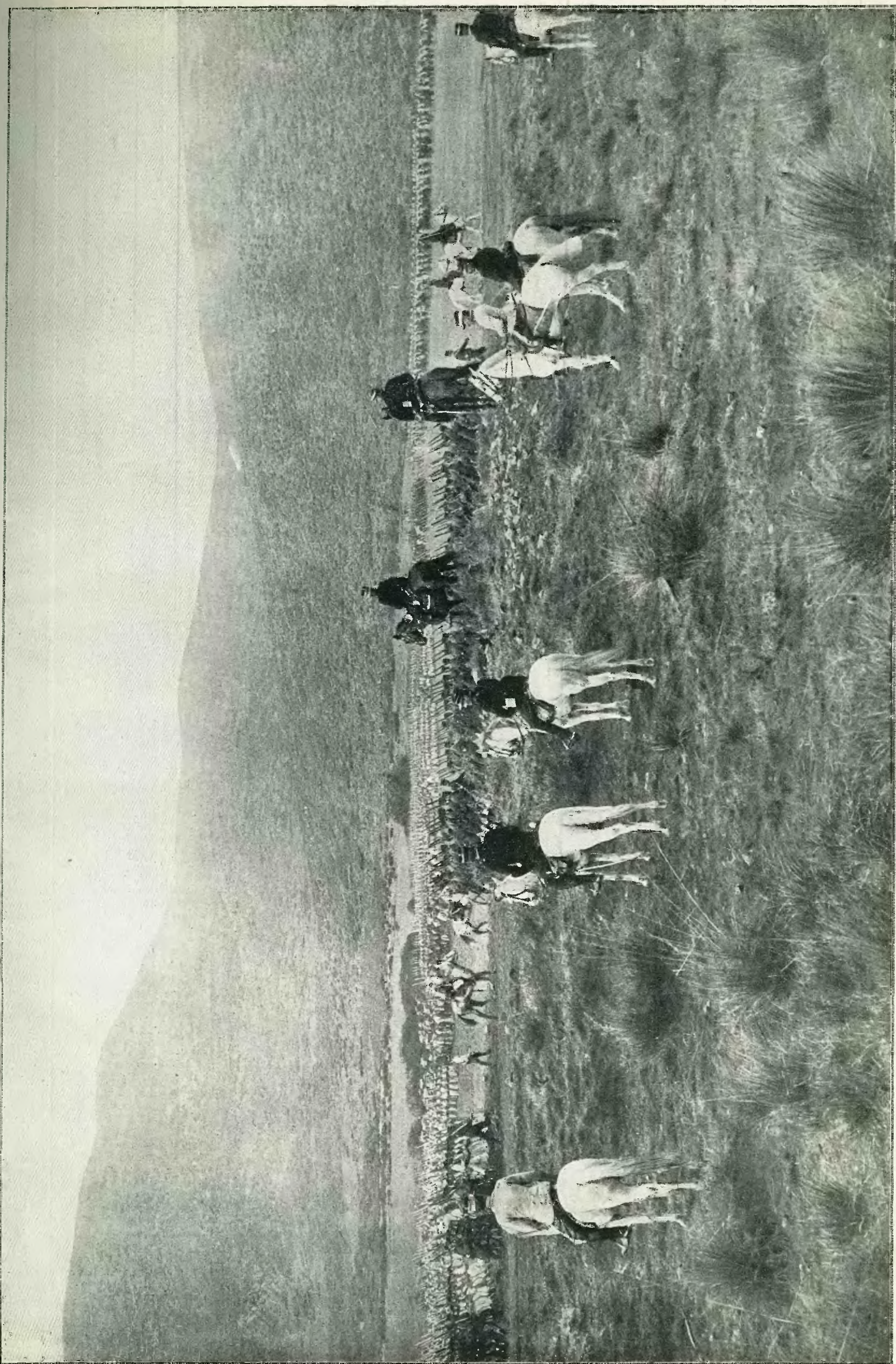
D'autre part, des mesures extraordinaires étaient prises au cimetière de Highgate, afin de soustraire l'opération à la curiosité du public, impatient d'en connaître le résultat : on entourait la sépulture d'une haute palissade, et, mardi matin, 31 décembre, jour fixé pour l'exhumation, plus de cent cinquante policemen gardaient les issues de l'enceinte. Conclusion : on a ouvert le cercueil de Thomas Charles Druce, décédé le 28 décembre 1864, dans sa soixante et onzième année ; il contenait le corps d'un homme âgé et barbu.

Est-il besoin d'ajouter que, dès la première nouvelle, les actions de la Société Hollamby Druce sont tombées au plus bas ?



Après l'ouverture du caveau funèbre : le retour de ceux qui « ont vu », représentants des parties, médecins et architectes.





Le général Lyautey.

**LES OPÉRATIONS AU MAROC.** — La jonction des colonnes Branlière et Félineau en plein massif des Beni-Snassen.  
A Aïn-Taforalt (23 décembre): le général Lyautey, face à la colonne Branlière venant de Martimprey, regarde défilér la colonne Félineau venant d'Oujda.  
*Photographie Hubert Jacques. — Voir l'article, page 16.*



## LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

## Histoire.

✂ M. Teodor de Wyzewa a réuni, en une précieuse galerie offerte à nos curiosités historiques, quelques *Figures de femmes aimantes ou malheureuses* (Perrin, 5 fr.). Des ouvrages récents, français et surtout étrangers, ont aidé M. de Wyzewa à évoquer ces silhouettes d'amoureuses ou de sacrifiées, ombres attendries ou fantômes tragiques, qui errent dans l'histoire sentimentale des rois. C'est la princesse Sophie-Dorothée, dont l'amant, Koenigsmark, fut assassiné dans un couloir du château de Hanovre ; c'est la reine Caroline-Mathilde de Danemark, qui sacrifia son honneur et son trône au triste Struensee ; ce sont les six femmes de Henri VIII, le sire Barbe-Bleue ; c'est Marie Stuart, c'est Marie de Modène, c'est, plus près de nous, Marie-Louise d'Etrurie, et ce sont encore d'autres femmes, de moindre rang, grandes dames et bourgeoises, également célèbres par leurs amours ou par leurs malheurs, et dont le souvenir, purifié, idéalisé par le temps, ne nous inspire plus qu'une respectueuse pitié. — Sur *Madame de Maintenon*, qui n'a point trouvé place dans l'ouvrage précédent, M. E. Pilastre nous donne une étude (Alcan, 5 fr.) documentée en grande partie d'après les œuvres du duc de Saint-Simon. On sait que l'auteur des *Mémoires* s'exprima, avec une haine passionnée, sur l'épouse morganatique de Louis XIV, sur l'éducatrice des bâtards légitimés. Aussi ne s'étonne-t-on point, si, malgré les brèves réflexions que, dans l'intérêt de la vérité, M. Pilastre a jointes aux extraits des *Mémoires*, la célèbre marquise nous est présentée dans ce livre sous son aspect le moins flâté.

✂ Pour avoir été trop souvent le héros de romans feuilletons et de drames populaires, *Mandrin*, le fameux « capitaine général des contrebandiers de France » était quelque peu sorti de l'histoire. En utilisant des documents inédits recueillis dans les archives de Paris et des départements, et avec le concours de M. O. Chenavay, député de l'Isère, M. Frantz Funck-Brentano s'est appliqué à reconstituer exactement la vie du grand contrebandier (Hachette, 7 fr. 50), et c'est peut-être la première fois que l'on donne de ce personnage une histoire vraie. Au reste, l'histoire vaut la légende, et le document, en cette circonstance, est aussi merveilleux que la fable. Le livre de M. Funck-Brentano, précédemment publié par la *Revue des Deux-Mondes*, est déjà très connu du public et nous savons que plusieurs auteurs dramatiques — cinq au moins — se sont empressés d'accommoder, en prose et en vers, pour le théâtre, les plus curieuses des anecdotes véridiques exhumées par M. Funck-Brentano.

✂ Le *Journal de voyage du général Desaix, en Suisse et en Italie*, que publie et commente M. Arthur Chuquet (Plon, 3 fr. 50), contient les notes rapides que le général, étape par étape, se plut à griffonner au cours d'une mission diplomatique en Italie. Beaucoup de ces notes sont curieuses, car elles nous donnent les portraits brefs et saisissants, en pointe sèche, des principaux officiers et généraux de l'armée d'Italie et nous rapportent les caractéristiques conversations du héros avec Monge, Clarke et Bonaparte. Bonaparte, qui, déjà, médite l'expédition d'Égypte, mais ne peut encore prévoir ses impériales destinées. — Le Premier Empire est représenté, dans les publications récentes, par deux recueils de documents : la *Police secrète du Premier Empire* (Perrin, 12 fr.), où M. Ernest d'Hauterive a réuni les bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'empereur en 1804-1805, et le tome V de l'important travail de M. le commandant Balagny : la *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne* (Berger-Levrault, 12 fr.). D'autre part, sur les événements qui préparèrent le Second Empire, spécialement sur l'état de l'opinion publique après la révolution de Juillet, la substantielle étude de M. André Lebey : *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848* (Juven, 5 fr.), nous renseigne avec une belle prodigalité de détails.

✂ Enfin signalons une nouvelle édition de *l'Histoire contemporaine*, de M. Albert Malet (Hachette, 4 fr.), l'excellent manuel scolaire que son adroite méthode, son texte clair et le choix ingénieux de ses illustrations font si justement apprécier.

## Droit international.

✂ Au cours de la guerre russo-japonaise, on s'est étonné, dans le grand public,



UNE TROUPE SICILIENNE A PARIS. — Scène finale de *la Malia*, de Capuana, jouée par M. Giovanni Grasso, M<sup>me</sup> Mimi Aguglia et leurs camarades

que la Russie mobilisât sa flotte de la Baltique alors que, dans la mer Noire, cette puissance possédait une flotte de guerre qui eût fait beaucoup plus aisément le voyage au Japon. C'est que, dans le grand public, on ignore assez généralement la *Condition internationale des détroits du Bosphore et des Dardanelles*. Sur cette question qui, depuis un siècle, fut si fréquemment à l'ordre du jour et qui continue à jouer un rôle considérable dans le problème oriental, M. J.-B. Espéret nous donne une étude admirablement documentée (Imp. Saint-Cyprien, Toulouse, 7 fr. 50.). M. Espéret est un historien aussi sûr que captivant, et son travail est certainement le plus complet que nous possédions sur la matière.

## Alpinisme.

✂ Des alpinistes fervents, des amoureux passionnés de la montagne, M. Daniel Baud-Bovy, le peintre Hareux, les éditeurs Gratier et J. Rey, de Grenoble, ont consacré à *la Meige et aux Ecrins* un ouvrage de grand luxe (60 fr.). M. Daniel Baud-Bovy, qui s'est chargé du texte, nous dit, avec une vaillante bonne humeur, les émotions multiples, les joies, les contemplations émerveillées et aussi les fatigues périlleuses d'une ascension inoubliable. Ainsi, ces lignes saisissantes sur une vision nocturne des névés : « Peu à peu, l'engourdissement nous gagne, nos idées sont moins nettes ; le contrôle mental nous échappe, nous avons des hallucinations. Les montagnes en face de nous s'animent et se déforment ; les névés qui alternent avec les rocs dessinent des figures grimaçantes : ici, une tête de mort ; là, du côté du Pelvoux, un hibou aux yeux hagards ; des génies mauvais qui nous considèrent, ricanent et menacent... Les glaciers du Coolidge bâtissent au-dessous de nous toute une cité de cauchemars, une nécropole babélique, où des cathédrales heurtent des arcs de triomphe, où les portiques croulent sur les voies sacrées, où les cirques et les amphithéâtres se creusent en cratères de volcans. Au-dessus de nous, autour de nous, se croisent les étoiles filantes qui illuminent l'espace et s'y engouffrent. » Les illustrations, les 50 vignettes et les 25 planches hors texte en couleurs, sont dues à M. Hareux. Il n'a pas fallu, paraît-il, moins de quatre ans pour exécuter les dessins originaux dans une région qui ne permet qu'un mois et demi de travail chaque été. C'est dire l'extraordinaire effort nécessité par cette tentative un peu ingrate. Il nous a semblé que, dans des essais analogues, la photographie en couleurs, apte à saisir instantanément les aspects et à fixer les nuances les plus fugitives, serait d'un usage plus pratique et donnerait davantage, en reproduction, la sensation de la réalité.

## Le prix de la critique.

Il y a peu de jours, le comité des Critiques littéraires qui avait à décerner, pour la

première fois, le prix de 1.000 francs, créé par le ministre de l'Instruction publique en faveur de cette association, a décidé de partager le prix entre M<sup>me</sup> Rachilde et M. Jules Bertaut. M<sup>me</sup> Rachilde, qui, d'abord écrivit des romans singulièrement audacieux et troublants, mais curieusement artistes, épousa, il y a quelques années, M. Alfred Valette, le distingué directeur du *Mercure de France*, et, depuis lors, se consacra à l'analyse des romans dans cette revue. Ce n'est un secret pour personne que M<sup>me</sup> Rachilde s'acquittait de sa tâche avec autant de conscience scrupuleuse que de spirituelle indépendance. Et les critiques se sont honorés en donnant un témoignage de haute estime professionnelle à cette laborieuse. Pendant cinq années de collaboration assidue, M. Jules Bertaut a publié, chaque semaine, dans la *Revue hebdomadaire*, des chroniques littéraires tout à fait remarquables. M. Jules Bertaut, qui appartient cependant à nos jeunes générations d'écrivains, a la mentalité, la culture et l'expérience d'un critique blanchi dans la carrière. Ses jugements sont de ceux qui comptent et ses ouvrages — particulièrement son livre : *Chroniqueurs et Polémistes* — sont de ceux qu'on couronne. A. C.

## LES THÉÂTRES

Comme le Théâtre Réjane, qui a remonté, pour les fêtes du jour de l'An, *Madame Sans-Gêne* et qui s'en félicite, le Vaudeville et l'Athénée ont repris des pièces classées, au succès certain.

Le Vaudeville a donné la *Veine*, qui avait été jouée aux Variétés, en 1901, par MM. Guity, Brasseur, Guy, Jeanne Granier, Lavallière, Lender, et après laquelle, M. Alfred Capus, déjà fort connu, devenait célèbre ; cette comédie est fine, fraîche et ravissante comme au premier jour, et l'interprétation du Vaudeville — M<sup>me</sup> Jeanne Granier et M. Dumény en tête — ne le cède pas à celle dont bénéficieraient, jadis, les Variétés ; elle met, dans son jeu, moins de fantaisie, mais plus d'émotion délicate.

L'Athénée a donné son grand succès d'il y a deux ans : *Cœur de moineau*, de M. Louis Artus, et l'on goûte à nouveau le charme tenu de cette comédie légère ; M. André Brûlé, M<sup>lles</sup> Diéterle et Duluc la jouent d'ailleurs avec tout le brio désirable.

A la Comédie-Française, deux débuts de premiers prix du Conservatoire : celui de M. Jacques de Féraudy, fils du sociétaire de la Comédie-Française et celui de M<sup>lle</sup> Provost, l'un dans le rôle du sous-préfet, l'autre dans le rôle de la sous-préfecte du *Monde où l'on s'ennuie*. M. Jacques de Féraudy tient ce personnage avec une juvénilité primesautière et charmante.

M<sup>lle</sup> Provost a confirmé, dans ce rôle « demi-classique », le succès qu'elle a remporté dans *l'Amour veille* ; cette débutante — puisque tel est le terme officiel — évolue déjà, sur cette scène vaste et solennelle, avec une aisance et une grâce souveraines.

La Comédie a remis à son répertoire le *Passant*, que firent triompher à l'Odéon, il y a trente-huit ans, M<sup>mes</sup> Agar et Sarah Bernhardt ; aujourd'hui, M<sup>me</sup> Segond-Weber remplace M<sup>me</sup> Agar dans Sylvia et elle y est splendide ; le « passant », le poète, le troubadour, c'est M<sup>lle</sup> Robinne, qui est jolie.

L'« Œuvre » qui, dirigée par M. Lugné-Poe, nous a déjà fait connaître le théâtre italien interprété par M<sup>me</sup> Duse, va nous initier aux particularités du théâtre sicilien interprété par des artistes célèbres, et que l'on dit même incomparables : M. Giovanni Grasso et M<sup>me</sup> Mimi Aguglia. En 1891, M. Grasso montrait des marionnettes ; il eut l'idée de remplacer ses personnages de bois et de cire par des êtres de chair et d'os ; il rassembla une troupe et lui insuffla à un tel point le génie comique et dramatique dont il était lui-même animé que, dès les premières représentations à Rome, puis à Turin, la foule les acclama, lui et sa compagnie ; d'autant plus qu'une comédienne étonnante, égale à lui-même, s'était révélée à ses côtés, M<sup>me</sup> Mimi Aguglia. Ils rentrent d'une tournée en Amérique du Sud où ils ont ramassé à pleines mains lauriers et pièces d'or. Ils vont jouer à Paris les chefs-d'œuvre du théâtre sicilien : *la Malia*, de Luigi Capuana ; *la Chevalerie rustique* et *la Louve*, de Verga ; *la Mort civile*, de Giacometti ; *la Fille de Jorio*, de d'Annunzio. *La Malia*, qui formera le spectacle d'ouverture, est une des pièces les plus caractéristiques de leur répertoire : une jeune fille, de la veille d'un mariage qu'elle subit, cède à la passion irrésistible, fatale, qui la pousse dans les bras de son beau-frère ; puis elle se reprend ; mais son fiancé a tout appris ; il aime toujours la coupable et lave l'outrage qui lui a été fait dans le sang du séducteur. Ce dénouement — que représente notre photographie — est joué avec une telle intensité de vie, une telle *furia*, qu'à ce moment, en Sicile — si nous en croyons Jean Dornis (1) — lorsque la toile va se baisser « ... des cris d'épouvante éclatent parmi les spectateurs ; la scène est envahie par la foule en rumeur ; l'assassin brandit encore le couteau avec lequel il a frappé... Les carabiniers le poursuivent ; il se tourne vers eux ; il jette l'arme ensanglantée, il se rend. Et les gens de Catane ne savent plus s'ils sont au théâtre ou dans la vie. »

(1) Le Théâtre italien contemporain.



## DOCUMENTS et INFORMATIONS

## LES LOGEMENTS A BON MARCHÉ.

Il y a environ deux ans (13 mai 1905), nous avons signalé le grand effort réalisé par la Société des logements économiques. Cette association, fondée par un groupe de personnes charitables, sous les auspices du docteur Auguste Broca, s'est donné pour mission de construire de vastes immeubles distribués en logements salubres et d'un prix modéré, réservés exclusivement aux familles d'ouvriers ou d'employés comptant au moins trois enfants. La rémunération du capital engagé est limitée à 3 %.

Une première maison, construite sur les hauteurs de Ménilmontant, rue du Télégraphe, fut inaugurée en 1905. Les photographies que nous reproduisons à cette époque firent ressortir la façon ingénieuse et élégante dont l'architecte avait distribué l'air et la lumière. A cet immeuble vient de s'en ajouter un autre édifié à Montmartre, rue Belliard. Ce nouveau bâtiment, encore plus important que le précédent, comprend 101 logements de 2 à 4 pièces loués de 160 à 420 francs. Déjà entièrement occupé, il abrite 620 personnes, dont 417 enfants. Il a coûté 500.000 francs, et son revenu brut atteint environ 35.000 francs.

Une expérience de deux ans a montré qu'une bonne administration permet d'assurer la régularité du rendement financier. D'autre part, dans la maison modèle de la rue du Télégraphe, la mortalité infantile n'a pas dépassé 9 p. 1.000 ; elle atteint 24 p. 1.000 dans l'arrondissement (20<sup>e</sup>). Ainsi la Société a trouvé des ressources nouvelles, et, à la fin de 1908, elle possédait un troisième immeuble sur un terrain qu'elle vient d'acheter à Vaugirard, rue Falguière.

Enfin, une loi votée en 1906 a autorisé les caisses des départements, communes, hospices, bureaux de bienfaisance, etc., à employer une partie de leurs fonds en actions des entreprises d'habitations à bon marché. La Caisse d'épargne de Paris, usant la première de cette faculté, vient de se déclarer disposée à souscrire une somme importante dans la prochaine émission d'actions que fera la Société présidée par le docteur Broca.

Il est à souhaiter que ce mouvement soit suivi par les autres administrations, car il faudra des capitaux énormes pour faire disparaître de la capitale les taudis où végètent encore des milliers d'individus. D'après une statistique récente, on compte à Paris :

2.976 ménages de 5 personnes, soit 14.880 personnes ; 1.097 de 6, soit 6.582 personnes n'ayant chacun qu'une pièce pour se loger ; et 15.261 ménages de 5 personnes, soit 76.305 personnes ; 6.647 de 6, soit 39.882 personnes ayant deux pièces.

Quant aux ménages de plus de 6 personnes, ils représentent un total d'environ 140.000 personnes mal logées.

Si l'on remarque que les deux immeubles de la Société des logements à bon marché abritent un millier de personnes, on voit qu'il suffirait d'environ cent cinquante maisons semblables pour résoudre cette importante question sociale. La chose est réalisable dans un délai relativement court. Il faudrait, pour cela, 75 millions, c'est-à-dire ce que l'on dépense pour une dizaine d'immeubles de luxe.

## LE TÉLÉPHONE SANS FIL.

Le téléphone sans fil, que de nombreux électriciens des deux mondes cherchent à mettre au point, vient de recevoir une première consécration officielle aux Etats-Unis. La préférence a été donnée au système de Forrest, qui fut adopté après les expériences concluantes organisées il y a quelques semaines sur le lac Erié. Notre gravure montre le poste installé à bord du cuirassé *Connecticut* portant le pavillon de l'amiral Robley Evans, commandant en chef de la flotte de l'Atlantique, actuellement en route vers le Pacifique ; tous les autres vaisseaux doivent être pourvus de postes semblables.

D'après le contrat passé avec le gouvernement, ces appareils doivent permettre de converser à la distance de 5 milles ; mais, dès maintenant, la parole serait transmise à plus de 10 milles et avec une grande netteté. Ce mode de communications entre les navires, appelé à rendre de grands ser-

vices pendant la nuit et par les temps de brouillard, paraît devoir remplacer bientôt les méthodes actuelles de signaux. La vitesse de transmission est actuellement trois ou quatre fois plus grande que celle des radiotélégrammes.

## LE SUICIDE AU JAPON.

En dépit de la copie, par le Japon, des formes et des produits de la civilisation occidentale, il est certain cependant que l'âme des Japonais est encore différente de celle des Occidentaux.

Cette différence se traduit-elle en face du suicide ? Un statisticien russe, M. Tarnowski, l'a recherché, et nous donne sur ce point des chiffres pleins d'intérêt.

Tout d'abord, dans ces vingt dernières années, le nombre des suicides a doublé au pays du Soleil-Levant, passant de 5.603 (144 p. 100.000 hab.) en 1884, à 10.229 (206 p. 100.000 hab.) en 1903.

Actuellement, sa fréquence est sensiblement la même qu'en France.

En outre, dans les deux pays, les modes les plus fréquents du suicide sont également la pendaison et la submersion.

La différence apparaît d'abord dans le choix des armes : les armes à feu sont fréquemment employées par les Européens, tandis que les Japonais y ont très rarement recours. Toutefois, l'arme blanche — selon la méthode du fameux Harakiri — n'en est pas l'équivalent, car elle reste le privilège des classes nobles. Le peuple, pour finir sa vie, a recours aux moyens démocratiques, la corde pour les hommes et l'eau pour les femmes. L'asphyxie paraît ignorée au Japon comme moyen de suicide.

Une particularité remarquable de la statistique japonaise des suicides, c'est la grande part qu'y prend la femme. En Europe, la proportion est du quart ou du cinquième ; au Japon, elle atteint jusqu'à deux cinquièmes : 40 au lieu de 20 %.

Pour 500 Françaises dont la jalousie ou l'amour sont la cause du suicide, on compterait jusqu'à 1.800 Japonaises.

Il est vrai que la femme japonaise prend une très faible part à la criminalité générale de son pays (8 %) ; on pourrait donc dire que la femme japonaise est plus vertueuse, mais plus malheureuse que la femme européenne.

Enfin, une autre particularité des suicides japonais, c'est leur précocité. Le nombre moyen annuel des suicidés au-dessous de seize ans en France n'est que de 75 ; au Japon, il est trois fois plus élevé. Pour 100 suicidés en France, 21 n'ont pas atteint trente ans ; au Japon, 35. Les femmes, dans les groupes des jeunes suicidés, font d'ailleurs la majorité.

## LE MANGANÈSE COMME ENGRAIS.

Depuis les travaux de M. Gabriel Bertrand qui ont montré que le manganèse est un élément essentiel des ferments oxydants, ou oxydases, des plantes, on s'est demandé, tout naturellement, si le manganèse ne pourrait pas être avantageusement introduit dans le sol pour y servir d'engrais, en stimulant la vitalité des plantes,

en facilitant les réactions. Quelques expériences faites en Italie d'abord, avec le bioxyde de manganèse, ont donné des résultats insuffisants. L'étude a été récemment reprise en Angleterre par M. A. Voelcker, à Woburn, station agronomique de la Société royale d'agriculture d'Angleterre. On a opéré avec le sulfate de manganèse et il a été évident que ce sel augmente la récolte pour l'orge et le blé. Le maximum d'action s'obtient avec la dose de 25 kilos de sel par hectare, en ce qui concerne le blé. Une dose supérieure est plutôt nuisible.

Au Japon, aussi, des recherches ont été faites : à l'université de Tokio, MM. Loew et Sawa ont constaté qu'il faut assez de modération dans l'emploi du manganèse : si la dose est un peu forte, les plantes sont empoisonnées : la chlorophylle est altérée et les feuilles jaunissent. A dose faible, effet stimulant très marqué et plantes plus riches en oxydases. Des expériences faites en Belgique confirment l'ensemble des observations précédentes.

Pour la pomme de terre, ou plutôt, pour certaines variétés de celle-ci, le manganèse exerce une action bienfaisante. C'est un stimulant énergique, qui donne assez d'élan à la plante pour procurer des bénéfices non seulement appréciables, mais notables. En ce qui concerne la betterave, il ne semble pas y avoir avantage à employer le manganèse. Sans doute celui-ci augmente la teneur en sucre, mais il y a diminution du rendement en poids.

Il y aura, sans doute, quelque chose à faire avec le manganèse comme engrais ; mais on n'a pas encore les bases d'une application rationnelle de cette substance.

## LE BUDGET D'UN TRANSATLANTIQUE.

Voici comment s'établit le budget d'une traversée de l'Atlantique, aller et retour, pour un grand transatlantique comme le *Lusitania* et le *Mauritania* :

## DÉPENSES

Intérêt du capital.....	28.000
Amortissement.....	51.250
Salaires.....	50.000
Vaisselle et ustensiles.....	25.000
Charbon.....	125.000
Vivres.....	100.000
Droits de port.....	25.000
Eau, huile, etc.....	15.000
Assurances.....	30.500
<b>TOTAL.....</b>	<b>449.750</b>

## RECETTES

Passagers.....	700.000
Marchandises.....	12.500
Bénéfices sur vins et cigares.....	12.500
Subvention.....	58.750
<b>TOTAL.....</b>	<b>783.750</b>

Le bénéfice pour chaque voyage, aller et retour, peut donc atteindre 783.750—449.750, soit 334.000 francs.

## UN TRANSPORTEUR AÉRIEN DE 34 KILOMÈTRES.

Les rares touristes qui s'aventurent dans la Cordillère des Andes peuvent voir circuler, depuis quelque temps, un transpor-

teur aérien qui dépasse singulièrement en longueur et en hardiesse toutes les installations antérieures du même genre.

Il s'agissait de relier économiquement à la station de Chilecito, dans la république Argentine, le district minier de Famatina. Ce district, d'une étendue de 400 kilomètres carrés, est situé à 4.600 mètres d'altitude, la ville de Chilecito ne se trouvant



Une benne qui va parcourir 34 kilomètres sur son fil.

elle-même qu'à 1.075 mètres, soit une différence de niveau de 3.525 mètres. Aussi, bien que la distance à vol d'oiseau ne dépasse guère 34 kilomètres, les sentiers suivis pour se rendre d'un point à un autre représentaient un parcours de 120 kilomètres, et la descente d'une tonne de minerai coûtait plus de 60 francs. On était donc obligé de s'en tenir à l'extraction de l'or et de l'argent et à négliger les très grandes richesses cuprifères de la région.

Deux câbles électriques, l'un porteur, l'autre tracteur, ont été tendus en ligne droite entre les mines et la ville de Chilecito. La ligne, divisée en huit sections, est supportée par deux cent soixante-quinze pylônes quadrangulaires, dont la hauteur varie entre 30 et 40 mètres. Ces pylônes sont, en général, placés à 100 mètres l'un de l'autre ; mais, au passage des vallées, l'intervalle atteint jusqu'à 900 mètres.

Les bennes de minerai pèsent 700 kilos et sont suspendues à un câble de 35 millimètres de diamètre. Le rendement de la ligne est de quarante tonnes par heure à la descente, à la vitesse de 9 kilomètres et le prix de transport ne revient plus qu'à 6 fr. 50 par tonne. A la montée, le rendement est limité à quatre tonnes par heure.

Des waggons spéciaux servent au transport des ingénieurs et des employés qui roulent ainsi dans le vide, suspendus parfois à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol.

Les travaux, entièrement exécutés par la maison Bleichert, de Leipzig, ont présenté de rares difficultés. Certains câbles pesant 7 kilos par mètre courant ne pouvaient être sectionnés en tronçons d'un poids inférieur à deux tonnes, lesquels constituaient la charge de cent hommes à des altitudes où la température normale pendant l'hiver est de — 20 degrés. Grâce à l'habileté des dispositions prises, ce travail gigantesque fut cependant parachevé en dix mois.

## LA CONSOMMATION DU SUCRE EN ALLEMAGNE.

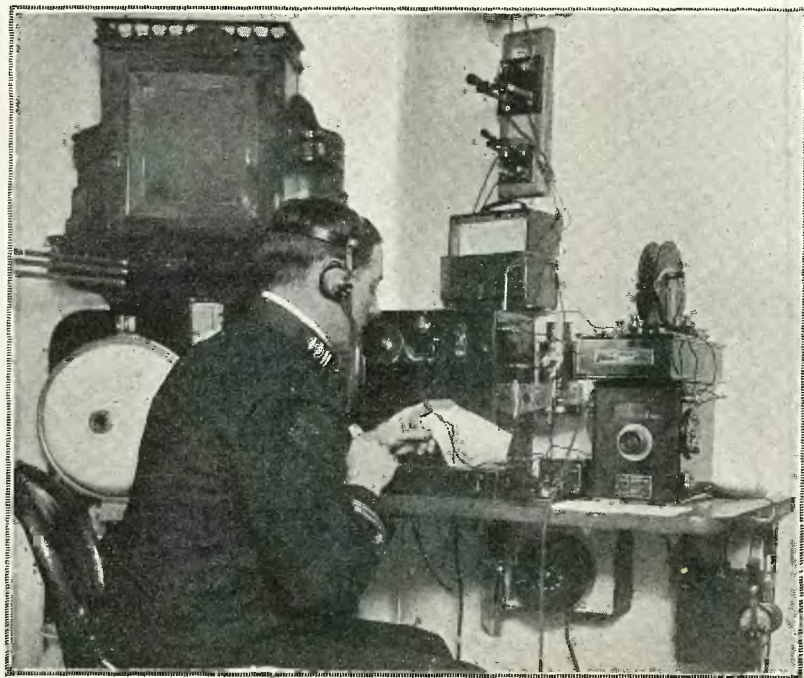
Il est intéressant de suivre les progrès de la consommation du sucre dans un pays ; car il semble que l'homme a une tendance à manger d'autant plus de sucre qu'il boit moins d'alcool.

Le sucre est, parmi les aliments dits musculaires ou respiratoires, un type aussi parfait et inoffensif que l'alcool en est un type défectueux et dangereux.

Or, en Allemagne, en douze ans, de 1894 à 1906, la consommation du sucre a doublé, passant de 5 à 10 millions de quintaux, pour une population qui s'accroissait seulement de 51 à 61 millions d'habitants.

La consommation par tête d'habitant, en sucre raffiné, passait donc de 10 kil. 18 à 16 kil. 59, augmentant sensiblement de moitié.

En présence de ces chiffres, il est permis de croire que la consommation de l'alcool décroît en Allemagne.



Réception d'une communication par téléphone sans fil à bord du cuirassé *Connecticut*.



## A L'OPÉRA

LE GALA DE « CARMEN »  
(Voir notre double page hors texte.)

Les derniers soirs de la direction Gailhard-Gheusi ont été marqués par de très brillantes manifestations. Plusieurs eurent un caractère intime et se déroulèrent derrière le rideau, dans les coulisses, au foyer de la danse. Les artistes, le personnel, les abonnés, les commanditaires, offrirent des objets d'art, adressèrent des discours d'adieu au directeur dont les fonctions allaient prendre fin. Mais il y eut aussi des galas publics : gala des Trente Ans de théâtre, gala de la Société des Amis de l'Opéra, enfin, le 31 décembre, gala au bénéfice du petit personnel de l'Académie nationale de musique.

La Société des Amis de l'Opéra, présidée par le comte I. de Camondo, avait organisé dimanche dernier une représentation unique de *Carmen* : unique par l'interprétation qui réunissait des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique ; unique aussi parce que l'œuvre exquise de Bizet avait été transportée, pour la circonstance, sur l'immense scène consacrée d'ordinaire aux grands opéras d'autrefois et aux grands drames lyriques d'aujourd'hui. L'expérience fut réussie de tous points. Le spectacle se déroula devant une de ces admirables salles que font éclore les fêtes de charité — la représentation était donnée au bénéfice de : caisses de secours des deux théâtres — et la photographie que M. Paul Boyer a si habilement prise pour *L'Illustration*, pendant un entr'acte, la première photographie qui ait jamais été faite, au magnésium, de cet immense vaisseau, peuplé de deux mille spectateurs, sera un souvenir précieux pour tous les spectateurs qui y figurent. Ce sera aussi une énigme amusante pour bien des lecteurs qui chercheront à retrouver, dans cet immense public, des physionomies connues.

#### LE CHANGEMENT DE DIRECTION (Voir notre première page.)

La transmission des pouvoirs directoriaux de l'Opéra, des mains de MM. Gailhard et Gheusi dans celles de MM. Messager et Broussan (M. Lagarde restant dans la coulisse), s'est effectuée le 31 décembre, très simplement, mais non hors de la présence des collaborateurs de *L'Illustration*.

M. Adrien Bernheim, commissaire général du gouvernement près des théâtres subventionnés, était allé, à 2 h. 1/2, prendre les nouveaux directeurs aux bureaux qu'ils avaient provisoirement loués rue Auber. Puis, accompagné de M. André Messager — qui est son ami personnel — et de M. Broussan, il se rendit à l'Opéra.

MM. Gailhard et Gheusi attendaient dans le cabinet directorial, et leurs successeurs, précédés de M. Adrien Bernheim, furent introduits sans nul cérémonial. Il n'y eut pas d'allocution, pas même de phrases préparées. M. Bernheim, en quelques mots heureux, propres à satisfaire les deux parties, présenta aux directeurs sortants les directeurs nouveaux.

Au cours d'une conversation cordiale, tous quatre examinèrent les questions qui les intéressent, et qui, d'ailleurs, ne soulèvent aucune difficulté sérieuse. Enfin, M. Gailhard convia MM. Messager et Broussan à assister le soir, dans la loge directoriale, à la représentation de gala qui était son spectacle final.

A l'issue de cette représentation, vers minuit, les deux directions et leurs collaborateurs (secrétaires et administrateurs) échangèrent, en buvant quelques coupes de champagne, les souhaits traditionnels à pareille heure ; et enfin, avant de quitter définitivement son cabinet, M. Gailhard remit à M. Messager la clef, un minuscule passe-partout, qui ouvre les sept mille portes de l'Opéra. C'est à ce moment que l'habile photographe Paul Boyer prit son cliché pour *L'Illustration*.

#### LE GÉNÉRAL D'AMADE ET NOTRE ACTION AU MAROC

Le général Drude, souffrant depuis quelque temps, a dû résigner le commandement des troupes qui opèrent à Casablanca. Le gouvernement lui a, sur sa demande, accordé un congé, en l'élevant d'ailleurs, en reconnaissance des services distingués qu'il a rendus au Maroc, au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Et il



Le général d'Amade. — Phot. Godefroy.

lui a donné comme successeur le général d'Amade, qui commandait, à la Rochelle, la 69<sup>e</sup> brigade.

Le général d'Amade est un des plus jeunes officiers généraux de l'armée : cinquante et un ans seulement. Il eut une carrière extrêmement rapide, faite, pour la plus grande partie, hors de France.

Le général d'Amade s'est mis aussitôt en route. Il aura appris en voyage l'enlèvement, par ses troupes, de la casbah des Mediouna, au sud de Casablanca, le 1<sup>er</sup> janvier.

Cependant se poursuit la répression des Beni-Snassen.

Les colonnes Branlière et Félineau ont effectué, le 23 décembre, leur jonction au col d'Aïn-Taforalt, refermant le cercle d'investissement qu'elles décrivaient depuis leur départ de Martimprey et d'Oujda. Ce fut une très impressionnante manifestation dans un fort beau décor.

Le général Lyautey, à la tête de la colonne Branlière, était venu la veille camper à Aïn-Taforalt, sur un petit plateau. Dès le réveil, très matinal, le camp se préparait pour la revue. Le général, suivi de son état-major, s'avancait au-devant de la colonne Félineau, dont les goudiers, vers huit heures, débouchèrent du col dans la plaine des Angad.

Le général vit se rassembler, puis passer, aux accents des cuivres, la colonne qui arrivait et qui vint se placer à la gauche de la colonne Branlière. Ensuite, à belle allure, il parcourut le front de 2 kilomètres de développement que présentaient les deux troupes, et cette parade militaire, qui consacrait la défaite des turbulents Beni-Snassen, se termina par un défilé de toutes les troupes devant le général, qui s'était placé seul, en avant de son état-major, sur un tertre élevé.

## M. GUYOT-DESSAIGNE

M. Guyot-Dessaigne, garde des sceaux, est mort subitement mardi dernier, 31 décembre.

Il se trouvait au Sénat, où il avait assisté à une séance du matin, consacrée à la discussion d'une proposition d'enquête sur la liquidation des biens des congrégations, et il venait d'entrer dans la salle des conférences, lorsqu'il fut pris d'une syncope. On s'empressa autour de lui ; mais tous les soins tentés pour le ranimer restèrent inutiles.

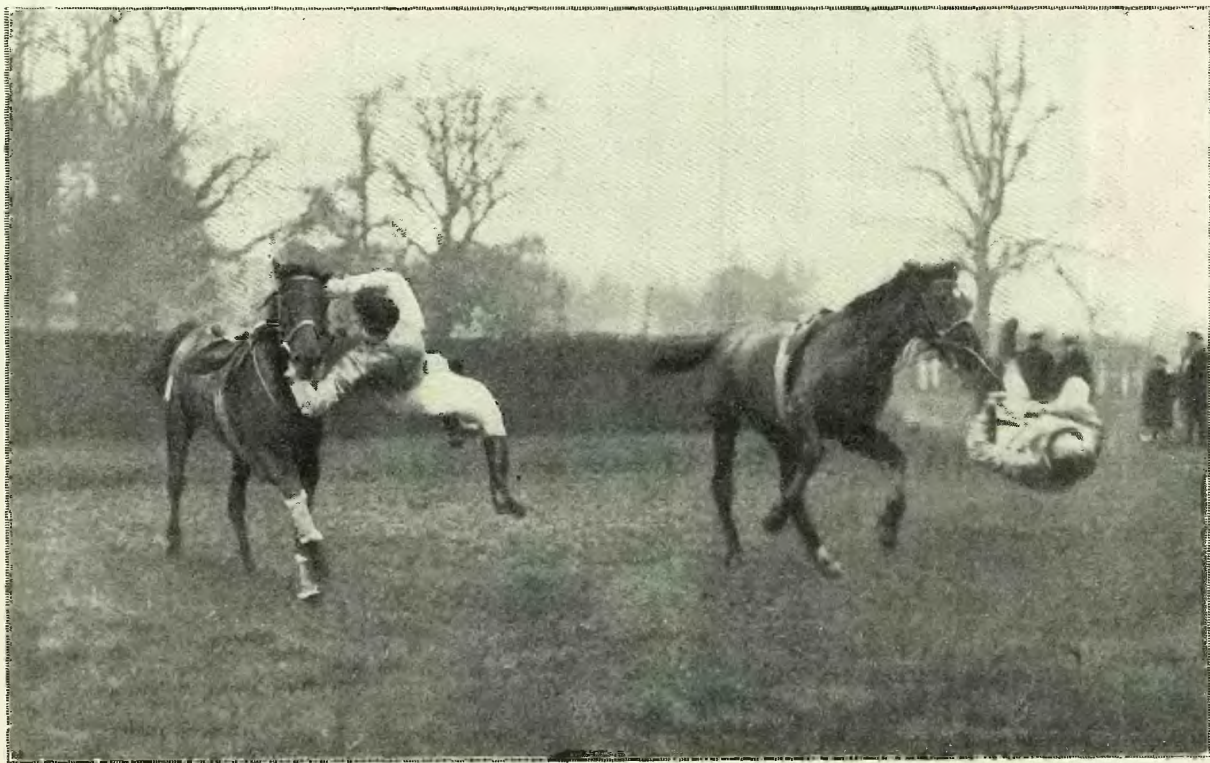


M. Guyot-Dessaigne. — Phot. Pierre Petit.

Ce triste événement a causé, au Luxembourg et au Palais-Bourbon, une vive émotion : les deux Chambres, malgré l'urgence des travaux budgétaires qu'elles devaient achever avant le 1<sup>er</sup> janvier, ont interrompu la séance en signe de deuil.

## DOUBLE CHUTE DE JOCKEYS

Cet accident, si curieusement photographié, s'est produit, le 26 décembre, en Angleterre, à Kempton-Park, où se courait le Hampton steeple-chase. *Canary II*, à M. Hodgson, monté par Morgan, et *Michelstown*, à M. Parr, monté par Driscoll, venaient de franchir une barrière placée à un kilomètre et demi du grand stand, lorsque les deux jockeys furent désarçonnés en même temps, tandis que leurs chevaux restaient debout. Ils ne se firent, d'ailleurs, que des contusions peu graves. Coïncidence extraordinaire, un photographe qui suivait les péripéties de l'épreuve s'était trouvé viser les jockeys au moment précis de leur chute simultanée, avant qu'ils eussent touché le sol.



Une double chute de jockeys prise en instantané pendant un récent steeple-chase à Kempton-Park.



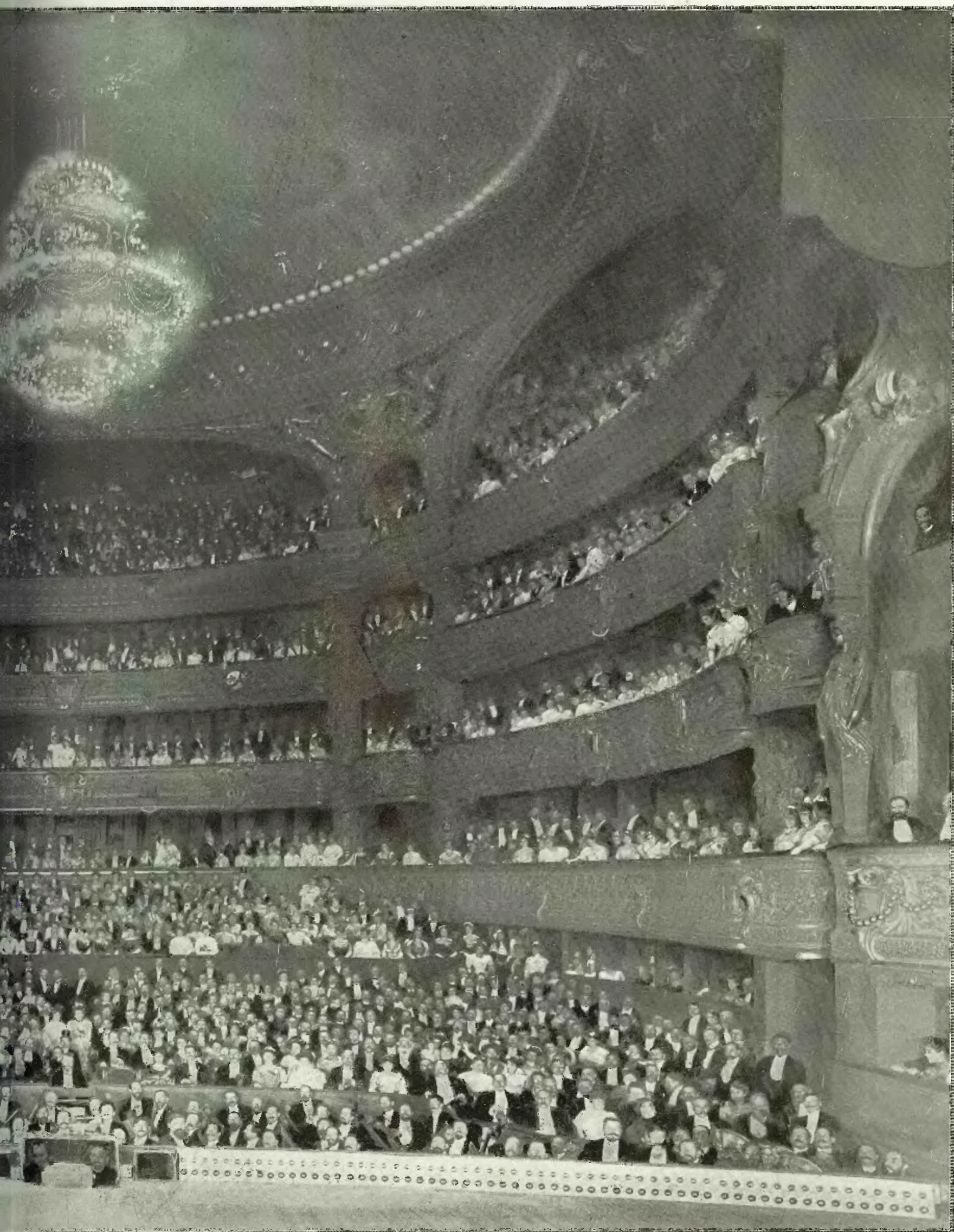


## LA SALLE DU GALA D

Cette photographie, prise pour *L'Illustration*, pendant un entr'acte, par M. Paul Boyer, est la première qui ait été faite de la salle de l'Opéra.

A gauche, sur la scène, la baignoire directoriale occupée par...





## DE "CARMEN" A L'OPÉRA

au cours d'une représentation : il n'a pas fallu employer moins de sept foyers puissants de magnésium pour illuminer cet immense vaisseau

MM. Gailhard, Carré et Gheusi. — Voir l'article, page 16